

## Histoire de la civilisation moderne

M. Emmanuel LE ROY LADURIE, membre de l'Institut  
(Académie des Sciences morales et politiques), professeur

Le cours a porté cette année sur la Bibliothèque des Rois de France, devenus de nos jours la Bibliothèque Nationale de France. Nous avons pu notamment procéder à un travail important d'histoire quantitative à ce propos, en particulier sur le fonds latin de la BNF, depuis les origines.

Nous présentons donc ici même, avec la collaboration de M. Yann Fauchois et Mme Anette Smedley-Weill les résultats statistiques et analytiques portant sur les ouvrages en langue latine présents dans le fonds de la Bibliothèque Nationale de France<sup>1</sup>. Ce travail fait partie incidemment d'une enquête plus vaste qui utilise la conversion rétrospective (informatique) des fichiers et catalogues de cotes de cette Bibliothèque de 1470 à 1968 : la conversion rétrospective a signifié l'informatisation et l'uniformisation de ces catalogues matériellement hétérogènes (fichiers de cartes, et volumes imprimés). A cette disparité, s'ajoutait une hétérogénéité interne puisque chacun de ces fichiers se composait de strates chronologiques aux principes variables selon les époques et les catalogueurs.

La conversion rétrospective, à terme, englobe l'ensemble des catalogues de la BNF. L'opération a débuté à la fin de l'année 1988 et la saisie informatique a commencé en mars 1991, une première tranche s'est achevée au cours de l'année 1994.

Cette première tranche a concerné : le catalogue général (imprimé) des livres imprimés, depuis les origines jusqu'à 1960 par auteur ; le catalogue général (imprimé) des livres imprimés, concernant les ouvrages entrés à la BN entre 1960 et 1968 ; le supplément sur fiches au premier catalogue général pour les ouvrages entrés avant 1960 ; et le catalogue des périodiques d'avant 1960.

A la saisie de notices, a succédé un travail de vérification, corrections et dédoublonnage. Il en résulte environ 3,5 millions d'enregistrements, c'est-à-dire de notices (dites vulgairement fiches), transformées en format Unimarc selon les

---

1. Nous remercions aussi très vivement M. André Zysberg pour sa puissante contribution informatique à notre travail.

normes internationales. Cette conversion de notices permet des recherches homogènes ou homogénéisées, parce que toutes les notices possèdent fondamentalement la même structure. Comme les informations d'origine portant sur les auteurs, titres, langues, cotes, dates, lieux d'édition, formats, nombres de pages, illustrations sont conservées au sein de la conversion rétrospective, cela permet une investigation quantitative relativement à l'histoire du livre. Ce sont les données corrigées de cette première tranche de la conversion rétrospective qu'utilise notre enquête.

La présente étude fait suite à deux articles parus, et signés déjà, antérieurement, par les quatre auteurs du présent texte, qui furent publiés par la revue *Histoire, Économie et Société* « Une histoire sérielle du livre, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », n° 1 de cette revue, 1995 et « L'édition francophone, 1470-1780, Paris, Provinces, Étranger par tranches diachroniques », *ibidem*, n° 4, 1996. Un premier texte (HES, 1995) a figuré dans l'annuaire du Collège de France, Résumé des cours et travaux 1994-1995, au titre de la chaire d'Histoire de la Civilisation moderne.

La courbe de la collection des ouvrages « latinophones », telle que contenue dans les fichiers de la BNF, démarre petitement, bien sûr : quelques unités annuelles de 1454 à 1464, les premiers maxima (certes tout à fait minimes !) se situant en 1462 et 1464, à raison de cinq titres supplémentaires ou additionnels chaque fois. En 1465, on est à douze unités semblablement supplémentaires ; en 1467, 1468 et 1469 on dépasse de peu la vingtaine annuelle additionnelle, puis, à partir de 1470 (n'oublions pas que c'est l'époque des commencements de l'imprimerie *française*), brusquement, le cap de la centaine de parutions annuelles<sup>2</sup> est largement dépassé ; de 1470 à 1510, l'accroissement annuel s'accroche à un « plafond des ajouts » assez constant encore : il s'établit en moyenne pour les quarante et une années ainsi envisagées (1470-1510) à 161 titres latino-phones supplémentaires par an. Par ailleurs, on note aussi, aux mêmes époques, en Bibliothèque royale, l'entrée de nombreux titres de livres italiens en sus des apports latinophones (et par ailleurs francophones) ; titres italiens que, au stade actuel de notre recherche, nous n'avons pas encore comptabilisés, même s'ils méritent en effet de faire l'objet ultérieurement d'une évaluation numérique de notre part. Quoiqu'il en soit, le latin, comme le français du reste, va continuer à croître et embellir à pas de géant, en chiffres absolus (mais pas dans le relatif) nous y reviendrons au cours des décennies « renaissantes » à venir. A partir de 1511, le cap des 200 titres latins supplémentaires par an est franchi. A partir de 1538, la barre des 300 titres annuels est à son tour dépassée, en cette catégorie. L'année suivante, l'édit de Villers-Cotterêts (août 1539) rend le français, en

2. Nous nous abstenons dorénavant de répéter pour chaque chiffre annuel qu'il s'agit d'un *flux* daté de l'année mise en cause et venant grossir le *stock* déjà antérieurement détenu par la BNF depuis son origine jusqu'à l'année antérieure inclusivement, autrement dit antérieure à l'année ainsi mise en cause. Rappelons aussi que les ouvrages classés de la sorte *par date de parution* ont pu entrer à la BNF bien après cette date, par exemple à l'époque des confiscations opérées lors de la Révolution française au détriment des bibliothèques du clergé, ou même plus tard. Mais pour nous, très logiquement, c'est seulement la date de parution qui compte. Nous faisons en quelque sorte non pas l'histoire réelle de la Bibliothèque Nationale, mais l'hologramme (quantitatif) de la BN virtuelle.

principe, obligatoire dans les actes publics. Cet acte législatif concerne surtout les procédures et les actes juridiques ; il ne change strictement rien à l'irrésistible poussée du latinisme dans les collections d'une grande bibliothèque ouverte à tous les vents de l'Europe savante — les éditions latines en provenance particulière des territoires français proprement dits étant bien sûr comprises dans notre total latino-européen plus général. En 1555, la barre des 400 titres latinophones est maintenant surpassée de façon il est vrai momentanée. Brillante, une fois de plus du règne d'Henri II (342 titres par an, en moyenne), règne belliqueux à l'extérieur, mais pacifique et créatif « en interne »<sup>3</sup>. La susdite « barre des 400 », atteinte de nouveau en l'année 1560 est néanmoins difficile à maintenir car les guerres de religion, surtout à partir de 1563 vont exercer l'effet négatif qu'on leur connaissait déjà du côté de la collection globale de la BN pour l'époque troublée qui se déclenche ainsi. Particulièrement fâcheuses à ce point de vue, sont les années 1568-1571, avec un flux annuel, moyen, latin, de 302 titres par an au lieu des 382 titres additionnels latins par an, en moyenne, tels qu'on les avait enregistrés de 1555 à 1562 ; la baisse serait donc de près de 21 % depuis l'avant-guerre jusqu'à la phase qu'assombrissent à mainte reprise les guerres de religion initiales, en dépit de paix ou d'armistices bâclés qui ne ramènent pas vraiment la sécurité intérieure dans le pays.

La Saint-Barthélemy par contre, donne son coup de fouet classique — c'est le cas de le dire ! — coup de fouet déjà noté dans d'autres secteurs éditoriaux (notamment pour la globalité omniphone). Les années 1573-1575 équivalent en effet à une chiquenaude vers les hauteurs (363 titres latins annuels, pendant ce triennat). Est-ce dû à une impression, sans doute trompeuse à moyen terme, de sécurité post-barthélemienne en milieu papiste, ou à un débordement de latinisme plus ou moins clérical ? Puis au terme d'un plafonnement soutenu, les années de Ligue, avec leur forte production latinophone de livres pieux ou polémiques sont à nouveau impressionnantes, tout comme dans le secteur globalement « omniphone » déjà exploré lors de nos précédentes publications : 422 titres latins par an de 1585 à 1588. Ensuite, c'est bien sûr le plongeon attendu, né d'exacerbations ou d'exaspérations dramatiques de la guerre civile, notamment lors du siège de Paris (1590), celles-ci étant mainte fois défavorables aux entreprises de l'Esprit, fussent-elles ecclésiastiques. On décompte seulement 314 titres latins annuels supplémentaires en moyenne, aux années 1589-1590-1591. La remontée ultérieure, elle-même corrélative du retour (quasi définitif) à la paix, se fait surtout sentir à partir de 1598, l'édit de Nantes en l'occurrence étant de bon augure. Cette fois les hauts niveaux de la très ancienne avant-guerre (antérieurement à 1563) sont largement dépassés : la barre fatidique des 400 titres latins annuels supplémentaires est retrouvée et surpassée dès 1598 ; puis celle des 500 titres, un record absolu cette fois, est à son tour franchie — et comment ! — dès 1600 ; celle des 600 titres est rapidement surpassée à partir de 1609 et elle sera assez régulièrement dépassée, atteinte ou en tout cas frôlée, jusqu'en 1620 inclusive-

3. Nous ne passons pas aux profits et pertes bien sûr les désolantes persécutions antihuguenotes intervenues pendant ce règne.

ment. Pour la « Société des agrégés » d'aujourd'hui, toujours soucieuse de promouvoir l'enseignement du latin, ce serait vraiment l'époque bénie, l'âge d'or.

Belle période, donc, d'Henri IV et Marie de Médicis où la haute marée intellectuelle soulève tous les bateaux qu'ils soient latins à l'ancienne, ou « omniphones » en général. C'est vraiment là que se forge la France classique avec le triomphal essor des deux cultures, latine et française. Les jésuites et les protestants, ces frères ennemis, se donnent la main pour former des consciences de lecteurs, d'écrivains, d'auteurs, d'imprimeurs et d'éditeurs, dans les deux grandes langues d'éducation juvénile et adulte de la France devenue dorénavant bourbonienne.

Après le maximum « latinophone » de 1619-1620, vient une autre chanson. La production d'œuvres dans la langue de Virgile va majestueusement tomber, de Louis XIII à Louis XVI, en trois vagues successivement descendantes. La première atteint son minimum en 1639, au terme d'une impressionnante dégringolade de dix-neuf années<sup>4</sup> (427 titres par an en moyenne, pendant cette quasi double décennie)... la dégringolade en question était latinophone aussi bien qu'omniphone. Le latin, si vigoureux qu'il soit encore, est victime dans cette affaire de la mauvaise « conjoncture Richelieu » du livre, mauvaise conjoncture essentiellement quantitative bien sûr, car en ce qui concerne la qualité des productions pour le coup francophones (*Le Cid*, 1636, disions-nous ailleurs...) la situation reste ou devient très favorable. Mais le latin déjà (et là, c'est le temps long, le temps très long, qui intervient) le latin commence à se comporter en chiffres absolus comme étant le grand perdant de la nouvelle mouvance séculaire...

Et pourtant, il y a une vie après Richelieu. Nous avons noté dans nos précédentes publications une remontée des ajouts annuels omniphones qui venaient augmenter la collection BNF, et vraisemblablement aussi une remontée corrélative des productions éditoriales elles-mêmes<sup>5</sup>, le tout au temps du premier Mazarin, puis de la Fronde ; et cela principalement pour des raisons de libéralisation politique momentanée au cours de cet épisode frondeur ; une nouvelle remontée enfin au temps du premier Colbert. Or ces indices favorables jouent aussi, quoique à un moindre degré, pour la production latine : tout comme l'ensemble omniphone, celle-ci connaît l'ascendance, l'effervescence, de 1639 à 1669, à petits pas d'abord puis gaillardement : on passe d'un minimum latin de 395 titres en 1639 (soit l'étiage par rapport à une moyenne précitée 1621-1639 de 427 titres) jusqu'à un maximum « interdécennal » de 569 titres en l'année 1669, et cela au terme d'une remontée effective à 495 titres *en moyenne* pour les années 1640-1669. En revanche, dans le court terme de la conjoncture latinophone, on ne peut pas parler d'une poussée *frondeuse* spécifique (années 1649-1652 : 491 titres en moyenne annuelle) puisque d'une façon générale cette poussée globale de la Fronde, fortement enregistrée en d'autres domaines éditoriaux, affecte surtout, et pour d'évidentes raisons politiques, la production omniphone

4. De 1621 à 1639 inclus.

5. Voyez de ce point de vue, bien sûr antérieures aux nôtres, les recherches devenues depuis longtemps classiques de H.-J. Martin sur l'histoire du livre au XVII<sup>e</sup> siècle.

en général, et francophone en particulier (omniphone : 1320 titres de 1649 à 1652, contre seulement 491 titres pour le latin en moyenne annuelle des ajouts pour ces quatre années, 1649-1652). Par contre, le « clocher » du premier Colbert (décennie 1660) est bien dessiné en termes de latinité éditoriale comme de « globalité » omniphone.

Même dans cette conjoncture apparemment favorable, certes positive, il n'en demeure pas moins que le latin structurellement est en perte de vitesse.

Déportons-nous maintenant, d'une paire de petites décennies, vers l'aval chronologique ; nous partons de la période précitée du premier Colbert (décennie 1660 entière ... jusqu'en 1672) : le vent semble y souffler favorablement dans toutes les voiles qu'elles soient latines ou françaises. C'est vrai. Mais c'est aussi l'époque de notre très grande littérature classique (francophone, certes !) : Molière, Racine, La Fontaine, Boileau...

Or, immédiatement après 1672, nous allons entrer dans une phase de décadence latine beaucoup plus caractérisée. C'est la deuxième grande vague de déclin dans l'interdécennal, brochant elle-même sur la progressive descente aux enfers du long terme biséculaire, pour la langue de Cicéron. Cette seconde vague de reflux, ce « *schuss*<sup>6</sup> » pourrait-on dire, fait piquer du nez à la courbe, presque sans trêve, depuis 1669, maximum interdécennal de la PAC<sup>7</sup> latinophone au temps du premier Colbert (569 titres), jusqu'à 1691 (246 titres latins cette année-là, minimum interdécennal : celui-ci correspondant, dans le court terme aux premières années, mauvaises, de la guerre de Ligue d'Augsbourg). Arrêtons-nous quelques instants sur la période de vingt-trois années qui s'écoule entre ces deux dates : 1669 et 1691 (moyenne latinophone de 1669 à 1691 : 379). Il se trouve que ces années sont entrecoupées par un petit « Mieux » du latin, *Mieux* fort compréhensible, à la veille<sup>8</sup> et au moment de la Révocation (1684 : Latin, 420 titres ; 1685 : L. 401). La barre des 400 titres latins annuels avait été perdue pendant cinq années, de 1679 à 1683, au profit d'une médiocre moyenne de 353 titres latins annuels pendant ce quinquennat (1679-1683). Or on repasse pendant deux années cruciales (1684 et 1685) à 411 titres latins annuels en moyenne : c'était bien le moins, au gré d'un biennat clérical, réactionnaire et révocationnaire (1684-1685) qui ne pouvait qu'encourager momentanément la production latiniste : production polémique, théologique, etc. Mais cela ne dure pas, le latin reprend presque aussitôt dès 1686 (384 titres) sa course vers le déclin ; celle-ci l'amènera, bientôt, jusqu'aux bas-fonds précités de 1691, avec 246 titres annuels (supplémentaires, comme toujours) seulement. Rappelons que corrélativement, on se situe en une époque objectivement quelque peu « anti-latine », au cours de laquelle le culte de la personnalité de Louis XIV se dépouille de ses oripeaux antiques, du genre Louis-Hercule ou Louis-Alexandre le Grand ; époque où commence aussi à sévir

6. *Schuss* de l'allemand *Schussfahrt*, descente à ski, abrupte. S'emploie au sens figuré : « L'État ne dérape pas, il pique *schuss* » (*L'Express* août 1968, d'après le dictionnaire *Robert*, art. *Schuss*).

7. PAC : production annuelle conservée, conservée du moins dans les collections de la BNF. Dès cette époque, la collection BNF s'approche quantitativement de la production éditoriale effective.

8. Le terme L. que nous employons ci-après signifie évidemment « Latin ».

la querelle des Anciens et des Modernes, au bénéfice finalement de ceux-ci ; époque enfin où certaine « crise de la conscience européenne » tend à se manifester si l'on en croit Paul Hazard. Tout cela est en harmonie avec le vecteur latinophone descendant que dénoncent nos courbes. A partir de 1680, défaite du latin : de 1680 à 1691. Disons que tout s'est joué en effet pour l'essentiel à partir de cette fatidique année 1680, véritable tournant dans la longue et même très longue durée...

Cela dit, il y aura encore d'assez bons moments pour le latin après l'*annus horribilis* de 1692 (256 titres latins). Dans l'assez court terme, intradécennal, on assiste à un vif effet de pente ascendante : depuis les « abîmes affreux » de 1691 jusqu'à la crête de l'année 1698, on note une superbe remontée des publications latines, dans la collection BNF bien sûr. Celles-ci passent dans cet intervalle au long d'un essor ou plutôt d'une récupération continue, de 246 titres à 547, s'agissant des années 1691 et 1698 respectivement. Faut-il incriminer le cléricanisme volontiers latinisant de cette ultime décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, très « maintenonienne » ; et puis l'heureuse conséquence, déjà notée, d'une fin de guerre « d'Augsbourg » et même d'une après-guerre ou d'un entre-deux-guerres vers 1700, les uns et les autres étant très féconds en maint domaine, tant bibliothéconomique qu'économique et, sur un plan plus précis, tant latinophone qu'omniophone ; nous faisons allusion (permanente référence) à l'entre-deux-guerres précité qui s'intercale en effet entre Ligue d'Augsbourg (expirante) et Succession d'Espagne vers 1696-1701. A vrai dire, ce n'est pas le lieu ici de débattre des causes encore obscures de ce sursaut conjoncturel de l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle... D'autres recherches éclaireront peut-être un jour le problème, les nôtres ou celles de tierces personnes.

Les choses étant ce qu'elles sont, à partir de 1700, date précise, *der Los des Lateins ist gesprochen* ; le destin a parlé sur, ou plutôt contre, la langue latine. Année remarquable : 1701, c'est une pure coïncidence, mais frappante ; le troisième cycle de baisse de l'édition latine va commencer, mais cette fois ce cycle décadent et nouveau paraît définitif, à la différence des deux phases de déclin précédentes, au XVII<sup>e</sup> siècle, qui ne furent qu'interdécennales. La première était postérieure à 1620, la seconde intervenait après 1672 ; l'une et l'autre, en termes de latinité ayant été suivies de belles reprises au moins momentanées : reprise latinophone au temps de Colbert, reprise analogue à l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle. A partir de 1701, on descend au contraire dans le domaine de l'irrémissible : c'est une randonnée vers les zones inférieures ; un long fleuve tranquille qui se dirige sans retour vers une embouchure bas située. On reste quand même au-dessus de la barre des 300 titres de 1702 à 1712 inclusivement. Le XVIII<sup>e</sup> siècle des Lumières qui, à notre point de vue de « latinistes », est en déclin, se situe en général aux alentours des 200 à 300 titres : soit 369 titres par an en moyenne pendant la guerre de Succession d'Espagne (disons 1703-1712) ; la « Régence » grosso modo de 1715 à 1723 est à 311 titres ; après quelques sursauts momentanés, les années qui courent de 1741 à 1790 se situent dans la zone des 200 titres par an, sauf rares exceptions (1749 : 332 titres ; 1751 : 307 L ; 1788 : 304 L).

Notons cependant que les performances latines ne sont pas nulles, si rabaisées soient-elles ; à raison de 222 titres nouveaux par an en moyenne au cours de la décennie 1771-1780, la courbe annuelle des imprimés en langue latine retrouve à très peu de choses près en piquant du nez ... son niveau jadis relativement si haut, tel qu'il fut enregistré pendant les années 1507-1516, et qui se tenait alors à 214 titres latins en moyenne par an. Mais au début du XVI<sup>e</sup> siècle, c'était encore prélude à la hausse ; maintenant (1771-1780), c'est postface à la baisse. La délatinisation, ne serait-elle que partielle, paraît maintenant bien établie ! Maupeou et Turgot, en ce secteur, nous ramènent à Louis XII et au vainqueur de Marignan. La performance finale n'est quand même pas nulle, en tout cas pas inintéressante. Quant aux ressauts qu'a connus de temps à autre en modeste altitude la courbe latine pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, au fil de sa décadence sans remède, on serait tenté de mettre certains d'entre eux en rapport avec la ou les crises jansénistes. Ainsi vers 1749-1754, quand le graphique latinophone, précédemment déprimé lors de la décennie 1740, connaît un petit regain de vigueur à 302 titres par an durant six années.

Par la suite, la Révolution française, même s'inspirant (pour la galerie ?) de modèles romains, ne brille pas quant aux performances de la latinité éditoriale : 257 titres par an au cours de la première Révolution, si l'on peut dire celle de 1789-91 ; puis sous la Convention : 157 titres de 1792 à 1795. Le Directoire, le Consulat et l'Empire sont encore moins brillants, à raison de 124 titres de 1796 à 1798, et 128 titres de 1800 à 1814 ; la Restauration malgré quelques mauvais chiffres (156 titres en 1816, année difficile) remonte à 238 titres latins annuels de 1817 à 1830 ; la Monarchie de Juillet est assez brillante à 281 titres de 1832 à 1847, au lendemain d'une mauvaise année 1831 : celle-ci avait affecté négativement, lors des lendemains de révolution, le secteur latinophone aussi bien que l'omniphone. La Seconde République et le Second Empire ne sont pas spécialement glorieux avec 163 titres annuels supplémentaires de 1848 à 1851 (nous sommes toujours dans le domaine latinophone) et puis un petit mieux « impérial » : 183 titres latins par an de 1852 à 1869. La guerre franco-prussienne et surtout l'année de la Commune s'avèrent plutôt désagréables avec 119 titres latins en moyenne annuelle pour ce « biennat » pénible. Très belle troisième République, en revanche, avec 252 titres latins annuels de 1872 à 1913 : l'obligation de la thèse secondaire en latin joue certainement un rôle dans cette affaire. Faut-il parler d'une « Bérésina » à partir de 1914 ? 92 titres latins annuels pendant la première guerre mondiale, moins d'une centaine par an, sauf exception, au cours des années 1920-1930 ; un petit mieux pendant les années 1931-1939 au cours desquelles la barre des 100 est dépassée à cinq reprises ; une conjoncture très basse, et pour cause pendant la seconde guerre mondiale ; une certaine consolidation après cette guerre et jusqu'en 1968. Notons au passage quelques sursauts : 110 titres en 1926 ; 120 en 1935 ; 108 en 1950 ; 132 en 1955 ; et une décennie 1958-1967 constamment au-dessus de la barre des 100 avec un joli maximum de 148 en 1960. Vertus latinistes du gaullisme ?

E. L.R.L.

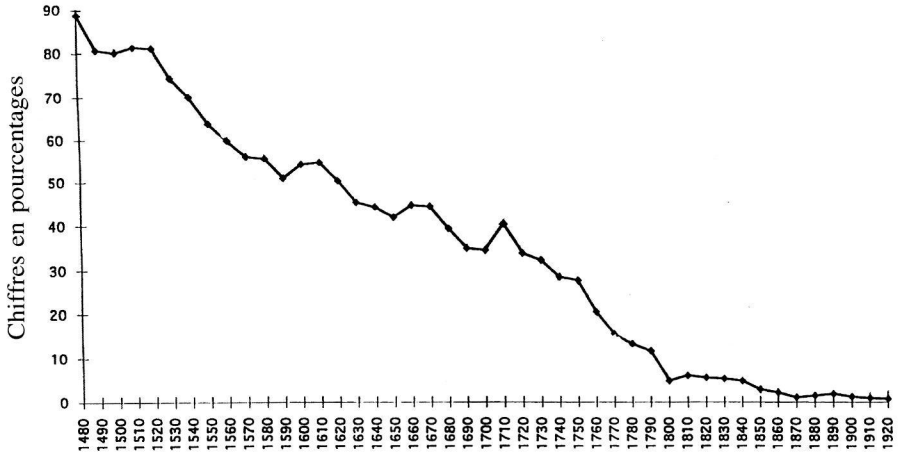
Dès lors qu'on s'intéresse non plus aux chiffres absolus mais, dans le Relatif aux pourcentages, la prise de conscience d'un considérable déclin « latiniste » devient beaucoup plus forte, beaucoup plus évidente, avec néanmoins des ressauts, ressacs et sursis. On démarre à 89 % de titres latins par rapport à l'omniphone lors de la décennie 1471-1480. Viennent ensuite quatre décennies un peu plus basses mais encore bien accrochées ! Elles se situent toutes les quatre à 81 % jusqu'en 1520 inclusivement. Ensuite au moment même où monte vigoureusement l'ensemble, je veux dire la production omniphone, on est frappé par le déclin purement relatif il est vrai du latin, quoique avec de très beaux restes (cette langue, à titre éditorial, demeure encore largement majoritaire) ; ledit déclin a, en tout cas, quelque chose de majestueux, soit (de 1521 à 1570) : 1521 à 1530 : 74 % ; 1531 à 1540 : 70 % ; 1541 à 1550 : 64 % ; 1551 à 1560 : 60 % ; 1561 à 1570 : 56 %.

Ce chiffre de 56 % va se stabiliser pendant une vingtaine d'années : 1561-70 : 56 % et 1571-80 : 55 %. Puis petit décrochement à 51 % pendant les années 1581-90 et remontée à 54 % de 1591 à 1600. On se maintient donc en un secteur encore majoritaire (1601-1610 : 54 % pour le latin, et décennie 1611-1620 : 50 %) jusqu'en 1620. C'est donc la fin et du reste l'apogée de la période « latino-majoritaire » que nous avons ci-dessus appelée « triomphale », en chiffres absolus cette fois, pour la culture latine en France. A partir de 1621, la latinité, en collection BNF, celle-ci de plus en plus étoffée, devient irrémédiablement minoritaire. On reste quand même un peu au-dessus de 40 % de 1621 à 1670 ; ensuite de 1671 jusqu'à 1700, on se tient entre 40 et 30 % ; un léger mieux s'inscrit sur la décennie 1701-1710 à 40 % ; de 1711 à 1730, deux décennies se stabilisent autour de 33 % ; la chute définitive au-dessous des 30 % intervient pour les deux décennies 1731-40, et 1741-50, à 28 % dans les deux cas ; puis 20 % de 1751 à 1760 ; et ensuite de 1761 à 1800, on passe de 20 % à 5 % ! Le XIX<sup>e</sup> siècle se maintient depuis la décennie 1801-1810 jusqu'à la décennie 1831-40 entre 6 et 4 % ; à partir de la décennie 1841-50, jusqu'à 1920, on décroche des 5 % jusqu'à 0,8 %, et on ne bougera plus de ce *minimum minimorum* jusqu'en 1968 avec tout au plus quelques sautilllements.

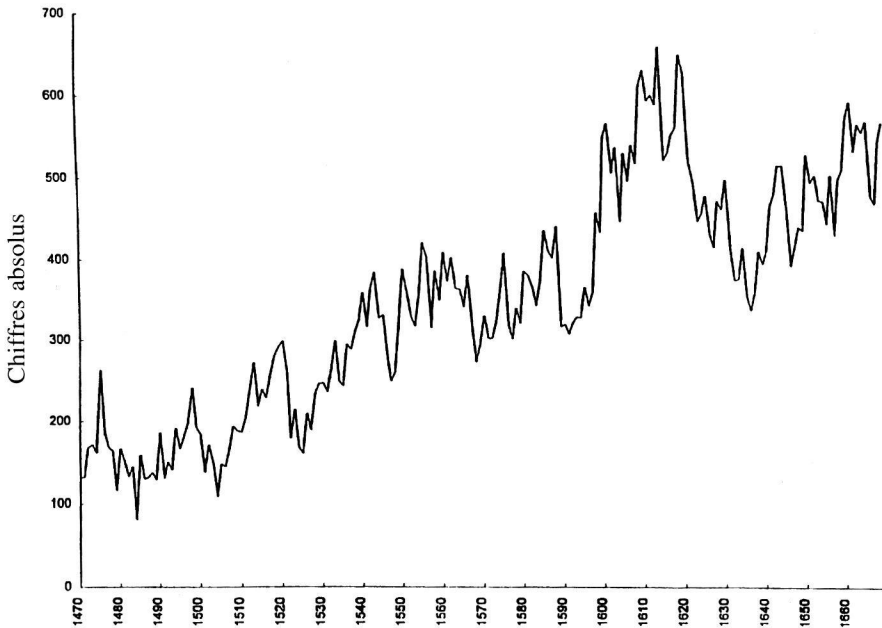
Quelques grandes dates quand même : signalons d'abord une fois de plus le maximum latinophone de 1620, en chiffres absolus : il marque à sa manière un véritable *apex* ou *climax* de la culture latine dans notre pays ; même coupure vers 1620 dans le domaine du relatif ; elle inaugure le passage aux chiffres dorénavant minoritaires de la culture latine après cette date ; la dégringolade (en %) est bien marquée d'autre part à partir de 1751, au point de départ de ce qu'on peut dénommer les décennies pré-révolutionnaires. Serait-ce donc le moment désormais très francophonique de l'intelligentsia, de ces intellectuels chers à la pensée comme à la thèse tocquevillienne, et dont l'heure sonnerait enfin, comme eut dit Joseph Prudhomme, au cadran de l'histoire ?



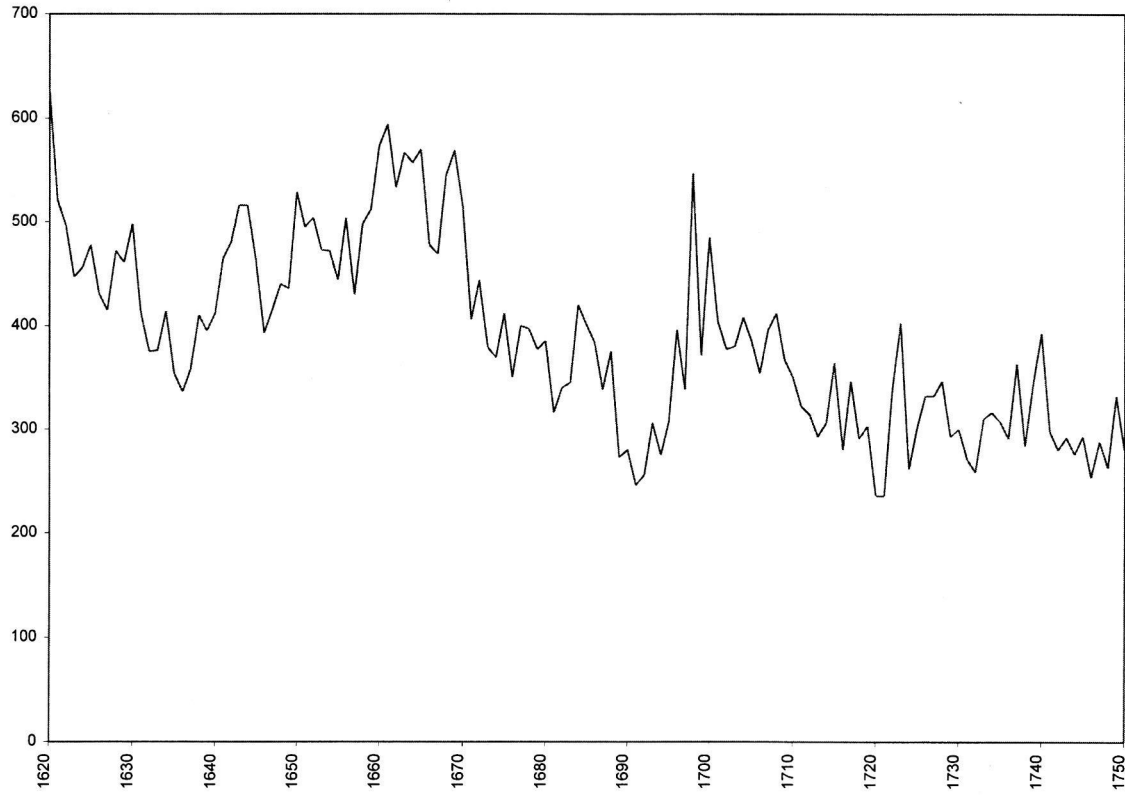
Pourcentage des entrées annuelles d'imprimés en latin dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France par rapport au nombre d'entrées totales en toutes langues, français et latin inclus.



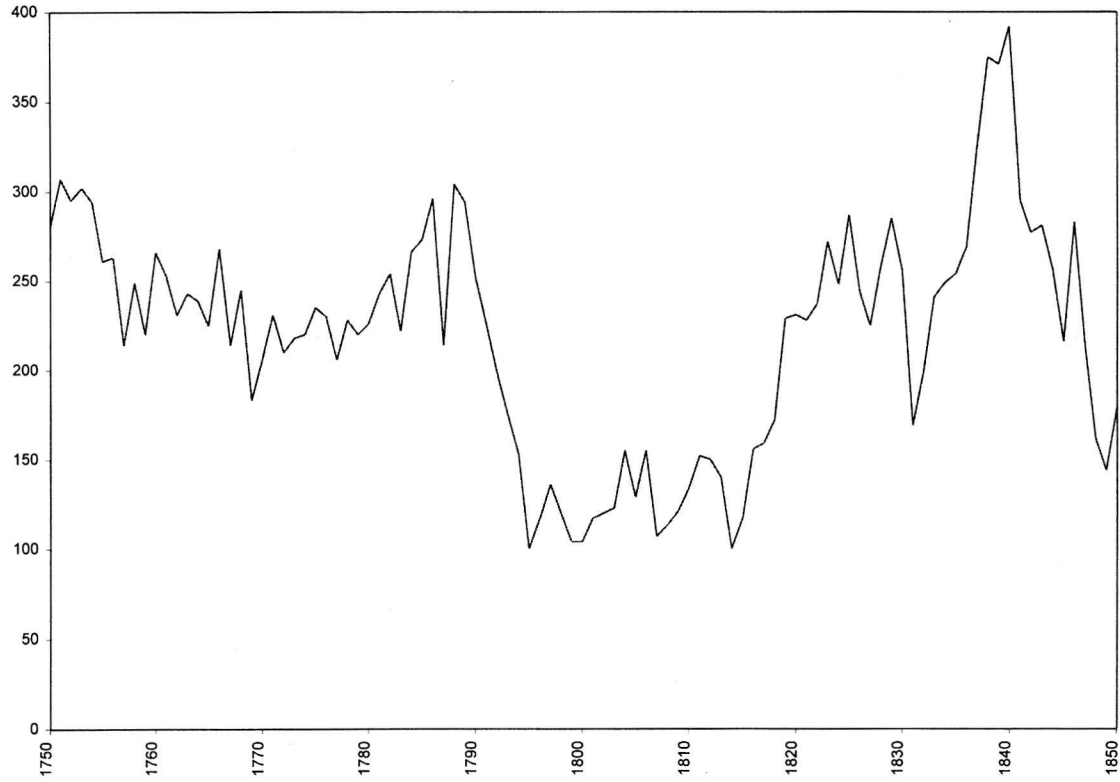
Courbe des entrées annuelles des imprimés en latin (1470-1669) en chiffres absolus.



**Imprimés latins de 1620 à 1750**  
**(à partir du catalogue rétrospectif de la BnF)**



**Imprimés latins de 1750 à 1850**  
**(à partir du catalogue rétrospectif de la BnF)**



**Imprimés latins de 1850 à 1960**  
**(à partir du catalogue rétrospectif de la BnF)**

